

s'agissait d'exprimer des sentiments qui sont tout le contraire de la bienveillance et de la sympathie.

D'Avaux lui avait reproché de se vanter sans cesse et de s'attribuer tout ce qui réussissait, tandis qu'il censurait continuellement son collègue et lui attribuait tout ce qui échouait. Servien lui répond : « Tous ceux qui vous connaissent savent trop bien que vous n'avez pas si mauvaise opinion de vous et que votre inclination ne vous porte pas à dire tant de bien d'autrui (4) ». Et un peu plus loin : « Cependant, parmi ces déguisements et ces artifices, vous ne laissez pas de crier aussi haut qu'un aveugle qui a perdu son baston, à la vérité la passion, qui vous conduit, ayant extrêmement besoin d'en recouvrer un (5) pour l'empêcher (6) de tastonner comme vous faictes en toutes choses et de heurter dans tant de divers inconvéniens (7). »

Servien, qui n'est que le second ambassadeur, se plaint d'être mal renseigné, de ne pouvoir obtenir aucun conseil, et il s'exprime sur ce point avec une netteté et une verve singulières : « Je confesse, Monsieur, que je suis venu en ce païs avec un très grand désir d'apprendre de vous beaucoup de belles choses ; mais vous ne m'avez pas jugé digne de cette faveur, quoique je n'aye obmis civilité, ny defference pour vous y convier, en vous mettant sur le discours des affaires. Mais quand cela arrive, vous vous contentez de m'en interroger, et quand j'ay dit mon advis, vous faictes quelques branslemens de teste sans rien répondre. Je veux croire que vous faictes comme les Maistres d'escrimes, qui

---

(4) P. 63.

(5) Un bâton.

(6) La passion.

(7) P. 82.